

ANNE ÉLAINE CLICHE

LE DANSEUR DE LA MACAZA

roman



LE QUARTANIER

La bouche qui dit que les enfants d'Israël ont abandonné l'Alliance témoignera que les enfants d'Israël la respectent.

Le Zohar

Dieu en voulait au prophète Élie de lui avoir trop bien obéi. D'avoir trop scrupuleusement rempli sa mission. Il était temps pour Élie de faire son ascension au ciel (2 Rois, 2, 1-12). Il en reviendra transformé. Dans l'imaginaire talmudique, ce n'est pratiquement plus le même homme que dans la Bible. Désormais, il devient l'ami de ceux qui manquent d'amitié, de joie, d'espérance. Dans le doute, c'est à lui qu'on fait appel pour obtenir des certitudes. Dans le noir, on l'invoque pour faire jaillir l'étincelle. Pour les Sages, c'est un Sage plus érudit. Pour les élèves, c'est un maître que l'on a envie de suivre. Le prédicateur farouche est devenu le prophète de la consolation. Comme on ignore de quoi il a l'air, il peut adopter n'importe quelle physionomie. Ses déguisements sont multiples et fantaisistes. Dans la littérature mystique et hassidique, dès qu'un étranger mystérieux apparaît, on l'identifie au prophète Élie. En d'autres termes : d'abord c'est un inconnu; ensuite l'inconnu c'est lui.

ÉLIE WIESEL,
« Élie, le porteur de miracles »,
Célébrations prophétiques

... habillé comme tout le monde – c'était son déguisement...

JACQUES FERRON,
L'amélanchier

QUI DIT QUOI

Comédie

/ 1. RESTER LÀ

Vous ne pouvez pas rester là !

Je vais décrire l'endroit. Je crois que j'y étais; ma mère a raconté l'histoire à tant de gens, à moi aussi elle l'a racontée et je crois que j'y étais; c'est bien possible je confonds le souvenir avec le récit de ma mère, ça m'arrive parfois; quoi qu'il en soit j'y suis maintenant et je vais décrire l'endroit. Il n'y a guère d'espace entre l'allée et la stèle. Si on veut prendre du recul on s'immobilise forcément au milieu de la voie et la voiture a dû s'arrêter; ça devait faire un moment que nous étions au milieu de la voie si j'y étais avec ma mère qui a raconté l'histoire à qui voulait l'entendre, la raconte encore à qui veut. Tout le monde le connaissait à une certaine époque. Un jour je ne sais quand, il y a plus de vingt ans peut-être trente il a quitté la ville comme tant de fois il l'avait quittée

pour revenir puis disparaître encore puis réapparaître ; on l'a attendu cette fois-là comme les autres comme chaque fois qu'il levait le camp puisqu'il promettait de revenir ; et puis non il n'est pas revenu. On ne l'a jamais revu, jamais revu depuis longtemps là-bas il paraît.

À peine l'espace d'un pied entre la voie et les stèles jusqu'au chemin qui monte vers les caveaux ; on ne peut pas le manquer comme elle a dit ma mère lorsqu'elle a raconté la scène plus tard ; le nom on ne peut pas se tromper et l'espèce de poème gravé sur la pierre, c'est bien lui : il est mort. Ou bien ma mère était seule c'est possible ou bien j'y étais ; c'est ce qu'elle raconte que j'y étais mais j'ai oublié la scène maintenant, j'y suis retournée tellement de fois jusqu'à ne plus savoir si j'y étais ce jour-là. Je vais décrire l'endroit et la scène comme si j'y étais mais où étais-je ? Ce ne sera pas le point de vue de ma mère ni sa manière de raconter en suivant la chronologie ne dérogeant jamais à la chronologie, sa manière à elle ; les séquences dans l'ordre d'apparition pas du tout la mienne. Comment raconter ? Le temps m'échappe et je n'ai pas la mémoire de ma mère. Il y a d'abord eu la voix la voix qui nous sort du cadre ; on ne sait plus où on est on rêvait rattrapait les souvenirs remontés avec le nom. Il est donc mort.

Pour raconter la scène puis l'histoire on cherche d'où partir par quel bout prendre le fil et tirer puis c'est trop tard un détail s'impose qui va tout emporter on ne pourra plus revenir en arrière ; un seul détail pour enrouler le temps les événements, une voix une phrase

par exemple qui tombe sur nous assez ferme presque impatiente mais encore douce. Pas la première fois que la phrase est dite, Vous ne pouvez pas rester là ! On a bougé on a fini par s'en aller, comme a dit ma mère quand elle a raconté la scène plus tard. Pour elle la phrase tombe à la fin c'est une chute qui produit son effet dénoue l'histoire quand elle la raconte encore à qui veut ; comme ça qu'elle l'a racontée la première fois en rentrant puis les jours d'après jusqu'à aujourd'hui : en suivant la chronologie jusqu'à la phrase qui nous a pour ainsi dire réveillées si c'était moi avec elle. Elle raconte l'histoire dans l'ordre jusqu'à la chute, provisoire il va sans dire, On a bougé on a fini par s'en aller. Il suffit qu'un autre raconte une scène dans laquelle vous étiez pour que la perspective vous échappe. Ça m'arrive aussi quand je raconte moi-même une scène une scène où j'étais où j'ai vu ce que j'ai vu à partir d'un certain angle ; ça m'arrive que le récit prenne le dessus déplace le cadre recentre le décor : on y est on en revient puis raconte la scène à quelqu'un qui n'était pas là où on était ; racontant, j'imagine la scène qu'il n'a pas vue l'autre et qu'il voit maintenant grâce au récit. J'imagine. Ça change la perspective.

On a dû bouger on a dû faire quelques pas vers la gauche ou la droite ; impossible d'avancer pour dégager la voie, on a dû faire un pas à gauche ou à droite pour se glisser entre les stèles on était au milieu de la voie et quelqu'un a dit encore une fois deux fois, Vous ne pouvez pas rester là ! C'est ce qu'elle a raconté ce

qu'elle raconte encore à qui veut, On n'avait pas vu venir la voiture ni entendu; maman seule peut-être. Nous étions allées ensemble un mois plus tôt voir le lot qu'ils venaient d'acquérir mes parents, on avait pris l'autre chemin pour redescendre, en pente raide dans la forêt, qui aboutit au complexe funéraire Mont-Royal, alors forcément. On y est retournées une autre fois une semaine ou deux plus tard par la pente douce qu'on voit d'ici à gauche vers les caveaux; on est remontées là-haut où se trouve le lot que mes parents venaient d'acquérir puis on est redescendues par le même chemin qui se divise en bas de la pente pour rejoindre la sortie du cimetière; on voit d'ici que l'autre voie est plus large que celle où a lieu la scène tant de fois racontée. C'est quand elle est revenue seule ma mère pour voir la stèle qui venait d'être installée avec le nom de notre famille le prénom de mon père le nom de fille de ma mère et leurs dates de naissance suivies d'un tiret, c'est en redescendant de cette troisième visite qu'elle se serait retrouvée devant le bloc de granit avec le nom connu archi connu : en se trompant d'embranchement au bas de la pente; ça permet de penser que je n'y étais pas cette erreur mais j'étais peut-être distraite si j'y étais et je n'aurai pas fait attention pour une raison ou pour une autre au chemin emprunté si on parlait des fleurs à planter par exemple et du couvre-sol que maman voulait semer devant leur stèle où l'herbe était encore rare et le gazon pelé; on en a parlé souvent depuis, comment savoir si c'était déjà ce qui occupait notre conversation et mon esprit? Les

fleurs et le couvre-sol occupaient peut-être mon esprit et notre conversation au point de nous faire prendre au retour une voie plutôt que l'autre à l'endroit où le chemin se divise, non pas la voie qui se trouve un peu à droite mais celle qui se trouve un peu à gauche où le chemin qui descend de la colline se divise en deux bras presque parallèles au bas de la pente si j'y étais, Et à qui aurais-je dit tout ce que j'ai dit, demande ma mère, mais elle se parle si souvent à elle-même ça ne prouve rien; si j'y étais je n'aurai donc pas fait attention au parcours on peut prendre l'un ou l'autre embranchement pour rejoindre la sortie qui est aussi l'entrée principale; il faisait beau ça sentait le thym quoi qu'il en soit je ne vois plus la scène comme si j'y étais mais comme si on me l'avait racontée, c'est sans doute l'effet du récit qui brouille la perspective. Maintenant je me vois de loin en surplomb on dirait plantée avec ma mère au milieu de l'allée dans le récit de ma mère à qui veut; je vois l'auto qui arrive s'arrête attend puis la voix qui dit qu'on ne peut pas rester là. Je vois la voix ça sent le thym les allées sont bordées de thym. Maman n'entend pas ne bouge pas moi non plus je ne bouge pas dans la scène où je me vois de loin comme en surplomb. Et puis ça y est on bouge on a enfin entendu on dégage le passage comme on peut et la voiture repart lentement. On ne pouvait pas rester là.

Barabbas. Pas grand monde aujourd'hui à porter le nom. Les marcheurs s'arrêtent devant la stèle : ça fait sourire, Barabbas. On s'est arrêtées nous aussi ma mère

et moi avec les souvenirs, C'est lui! Tu vois bien que c'est lui! À moi qu'elle parle. C'est écrit en français rien qu'en français, a précisé ma mère plus tard quand elle a raconté la découverte; en français lui qui parlait toutes les langues, en français pour l'éternité! Une langue pour tous ceux qui l'ont côtoyé et qui passeront un jour au cimetière Mont-Royal; même les Ukrainiens Polonais Roumains de Val-d'Or où nous vivions autrefois et dont les enfants ont fini par apprendre le français, explique ma mère quand elle commente le récit de la découverte fortuite de la stèle, ce qui allonge considérablement l'histoire pour l'auditeur qui se demande de quel énergomène au juste il peut bien s'agir; il parlait même l'algonquin le cri et quoi encore. Le fils Mathias du Garage Mathias au bord de la 117 disait de Barabbas, C'est un Métis ou un Algonquin du Lac-Simon! Eliezer Mapachee jurait quant à lui reconnaître un Cri de la baie James. Les Indiens comme on disait à l'époque les Indiens le connaissaient s'assoiaient avec lui sur le banc qu'on avait fait construire et placé sur le trottoir de la 3^e Avenue; un banc spécial en bois avec des coussins recouverts de cuirette ou de jute suivant l'année à laquelle on pense, un toit tantôt en bois tantôt en grosse toile verte qu'on pouvait rouler dérouler, et tantôt, dieu sait qui avait eu cette idée, en plastique noir sur lequel le soleil plombait si fort l'été qu'il avait fallu le repeindre en blanc pour garder un peu de fraîcheur; un toit qu'on clouait sur des poutres verticales et qui protégeait l'homme du soleil de la pluie de la

neige sauf les jours de poudrierie et de bourrasques où il allait se réfugier chez qui lui offrait le gîte ; il y en a toujours eu pour lui offrir le gîte mais les errants de la nuit les femmes seules ou battues les ivres morts les égarés de la misère c'est lui qui les mettait à l'abri sur son banc quand le temps s'y prêtait. Je vais décrire le banc un banc qu'on lui avait construit et qu'on a très peu modifié avec les années sauf pour les matériaux qu'on tentait d'adapter aux changements de saisons ; le banc disparaissait de la rue quand son occupant levait le camp restait introuvable ; je vais décrire le banc qui pouvait accueillir des passants assis couchés quelques-uns à la fois ; la police ne s'en mêlait pas si on s'assoit avec lui à n'importe quelle heure et à plusieurs, ça chantait aussi certains soirs mais on ne chassait personne il y avait une sorte d'aura qui émanait du banc, de Barabbas surtout ; l'ordre public se refaisait autour de lui les gémissements les plaintes s'atténaient on ne peut pas dire exactement ce que c'était : la violence du monde le malheur l'injustice le désespoir aboutissaient là se déposaient un peu s'oubliaient peut-être. Ma mère appelait ça le banc des consolations le curé de l'église Saint-Sauveur parlait du banc où le Fils de l'homme peut reposer sa tête. Je vais décrire le banc ; à lui seul une histoire. En entrant dans la ville si on venait du sud par la 117 on les voyait quasiment tout de suite devant l'église Saint-Sauveur sur le trottoir d'en face été comme hiver, le banc et Barabbas ; on démontait la structure dès que l'homme disparaissait. Il n'avait rien de bien chrétien pourtant ni

compassion à offrir ni confession à recevoir; ceux qui l'apercevaient pour la première fois voyaient un clochard plutôt bien installé un bonhomme sans âge avec quelque chose de spécial tout de même, un visage frappant une sorte d'intelligence, disait ma mère à l'époque, une intelligence d'on ne savait quoi mais qui en imposait même quand il dormait. Les agents de police qui ne faisaient pas dans la dentelle à l'époque comme à toutes les époques d'ailleurs avaient d'eux-mêmes tracé un périmètre invisible autour du banc une frontière un territoire de non-agression, c'est en tout cas ce que ma mère disait en racontant l'histoire, Tout le monde à Val-d'Or a bien été obligé de reconnaître que Barabbas avait le don de la paix et de la consolation; un *agent de liaison interne*, avait un soir proposé mon père. Personne n'avait compris ce qu'il voulait dire et on avait dû attendre un peu avant qu'il nous explique sa trouvaille lui-même cherchant comment il pourrait bien nous la rendre intelligible. Et comme on lui demandait, Liaison entre quoi et quoi? il avait répondu, entre moi et moi! Nous pensions qu'il parlait de lui et de son rapport personnel avec Barabbas mais il avait encore cherché puis trouvé ceci pour nous faire comprendre son idée, Sur ce banc-là chacun voit ses chimères entend ses lubies! Ça nous avait bien impressionnés nous les enfants. Ma mère s'est souvenue de cette formule qu'elle m'a justement rappelée devant la stèle, comme elle l'a raconté plus tard dans une des versions particulièrement détaillées du récit de notre découverte au cimetière; la formule lui

QUI DIT QUOI

est revenue juste avant que la phrase nous tombe enfin dans l'oreille, qu'on ne pouvait pas rester là, Chacun entend ses lubies! Aujourd'hui je me souviens très bien que les femmes n'avaient pas peur de Barabbas pas peur d'aller seules s'asseoir avec lui sur le banc, les Amérindiennes, comme on a dit plus tard, les Amérindiennes comme les autres les putes les passantes de la haute et de la basse classe et les enfants; il parlait plusieurs langues il les parlait toutes! aime bien dire ma mère quand elle raconte encore la scène à qui veut et les souvenirs qui reviennent. À Val-d'Or des langues il s'en parlait plusieurs et lui les parlait toutes; il a fini par mourir, a dit ma mère au beau milieu de la voie. L'immortel est donc mort. C'est ce qu'elle a murmuré au milieu de l'allée avant qu'on nous tire de cette rêverie qui aurait certainement duré encore. Le nom est écrit en deux mots comme si c'était un prénom suivi d'un patronyme mais l'espace qui les sépare est si mince. Tu vois bien que c'est lui! a répété ma mère; à moi qu'elle parle si j'y étais.

BAR ABBAS

1925-2015

Dans un tourbillon

Je suis monté

Sur les chevaux de feu

Je reviendrai

Comme promis à ceux qui m'ont connu

Ils sont légion